

#9 OSSATURE

NASSIM KEZOUÏ

« Je suis un Raba, mais lequel ? Quelle ligne Anwar avait-il brisée ? Était-ce si anormal que ça, la ligne brisée ? L'oubli est inévitable. Le monde traîne les Raba où il le souhaite, il les transforme. Et le passé demeure le passé. Fixé parmi d'innombrables nœuds et zigzags. Incrusté dans l'amnésie du témoin, Raba, Raba... Quatre lettres. Deux syllabes. Elles seules, qui tiennent et traversent l'oubli, le témoin dont le poids varie. Quatre lettres. Deux syllabes. Des caméléons. »



#PREMIER ROMAN

#SAGA FAMILIALE
#INDIVIDUALITÉ
#CULTURE
#LIENS
#DÉSINTÉGRATION

22€ TTC
504 pages

ISBN : 978-2-490834-09-9



DE QUOI SE COMPOSE L'OSSATURE D'UNE FAMILLE ?
DE MEMBRES ESSENTIELS ? D'UNE CONSTRUCTION
INVISIBLE QUI LES SOUTIENT TOUS ?

Ossature, le mot implique la globalité et une sélection, l'acceptation et l'exclusion. Qui est superflu ? Qui ne fait pas partie de l'ossature Raba ?

Raba. Le nom transmis par son père, Anwar, qui fuit ses origines. Le nom de Léa, sa mère, qui ne sera jamais invitée pour l'Aïd. Raba, leur nom à eux : Hakim, Farah, Imane, Salim, Noria et Amira, sa cousine, qu'il tentera de saisir pour unifier l'irréconciliable et comprendre pourquoi leur famille s'est disséminée.

Enchâssés, les événements surgissent et les souvenirs se déplient, le vécu s'entremêle aux gestes et aux paroles rapportés,

reconstruits, inventés, pour raconter les Raba afin que leur histoire ne soit plus un cadavre à transporter de génération en génération.

Servi par une structure narrative et un style époustouflants, *Ossature* nous entraîne dans les méandres de nos constructions identitaires, de l'importance comme du poids de la culture et de la religion, jusqu'à la fracture, le démantèlement os après os d'une famille franco-algérienne.

À vingt-sept ans, Nassim Kezoui nous livre un premier roman d'une profondeur et d'une sensibilité magistrales.

Salim.

On m’interdit d’accompagner mon père à l’enterrement de son frère, Salim, dont le prénom avait longtemps été dissimulé par une succession de raccourcis.

Le Jumeau. (Il n’avait pas de jumeau. Qu’un frère. Qu’une sœur. Ses aînés.)

Le Ligoté. (Par Noria, l’épouse intransigeante promise à Salim depuis les bacs à sable. Noria n’avait pas de surnom. Noria était Noria.)

Le Cerceau. (Pas d’explication ni d’éclaircissement. Ne restait à disposition qu’une pagaille d’hypothèses et d’imprécisions. Salim avait-il caché un cerceau dans un coin de la minuscule chambre qu’il partageait avec Anwar et Imane? Son frère. Sa sœur. Ses aînés. Était-ce son porte-bonheur préféré? Ou le surnom en cachait un autre?)

Certaines expressions employées de travers encombraient leurs abécédaires. On n’en corrigeait aucune. On insistait dans le contresens. La faute au français bricolé par la fratrie Raba, leurs chantiers en bouche : des maladresses héritées de l’autre côté de la Méditerranée qui s’étaient égrenées jusqu’à mes oreilles...

Qui sait? Cerceau s’était peut-être substitué à un mot équivalent, ou voulait dire cerceau, tout simplement.)

Le Boucher. (Limpide. La profession de Salim et celle de son père et son grand-père avant eux.)

Et ainsi de suite. Des piles et des piles d’esquives l’ensevelissaient depuis ma naissance. Certains surnoms monosyllabiques enrichissaient la liste, une poignée de miettes insinuant Salim dans notre cuisine, le salon, toutes les pièces du pavillon.

Ces lettres de remplacement bâtissaient son identité de bric-à-brac, mais le plus souvent, on l’appelait « l’Autre ». Ou « Lui ». On se comprenait.

Les langues contre les palais s’adaptèrent à la nouvelle prononciation. Salim. On appuyait chaque syllabe. Pour se rattraper, le rendre palpable. Comme si rien n’avait été remplacé. Salim.

Rien n’avait été.

Nous avions peu d’anecdotes à partager. Salim Raba renfermait la vie de Salim Raba, et cela s’arrêtait à peu près là, au -a ; plus de Boucher, plus de Cerceau, nous étions débarrassés des miettes et des parenthèses. L’associer aux surnoms s’avéra de plus en plus difficile. Je peinais à confondre toutes ses identités. Dix hommes en simultanément se partageaient une seule ombre.

C’était un bloc lisse et impénétrable. Salim.

Nous ne possédions qu’une photo de Salim. Elle était rangée dans l’album de famille, celle à la couverture blanche cabossée par des taillades de crayon de couleur. D’une seule couleur. Bleu. Les séismographes d’une enfance gribouilleuse.

La photo était intercalée entre les grimaces des bébés et les aires d’autoroute, vers la fin. J’étais posé sur les genoux de mon oncle. Je ne reconnaissais pas la pièce, je ne le reconnaissais pas – Lui, l’Autre, le Ligoté, le Cerceau, le Boucher, Salim – mais je reconnaissais la photo. Dessus, je le fixais, menton levé. Minis bourrelets en évidence. Yeux neufs.

Le prénom de Salim butait contre l’absence de Salim. Les répétitions en firent un prénom d’emprunt, incompréhensible et creux. Salim.

Il restait ça : des sons.

Aucun mot ne quitta ma bouche, pas de suite. L'inconnu dans lequel j'avais grandi et qui avait été, consciemment ou non, entretenu par mes parents, avait creusé ce silence : je ne disais ni « Salim » ni « l'Autre ». Je ne disais rien.

*

Nous ne vivions pas retranchés dans une forteresse à l'autre bout du monde. La nouvelle nous parvint.

Accordant les faits à la chronologie, mes parents assimilèrent le décès, à jeun. Il n'était pas encore 8 heures lorsqu'ils reçurent l'appel d'Amira.

Le hasard me plaça de manière inhabituelle dans le jardin, tôt le matin, pour que je puisse à terme jouer dans mon imagination avec l'aube et la hauteur du gazon. Rien n'était encore su.

Je n'avais pas dormi de la nuit, je ne me levais de rien ; je trituirais l'inconfort causé par les cernes massifs qui trônaient sur ma tronche. J'étirais. Je pinçais. Ces cercles cavernes auraient mérité d'être cartographiés. J'aspirais à un allègement facial, un relâchement inespéré qui aurait été le signal du renouveau de la journée – c'était le cycle de la vie, le cycle de la gêne. Et cætera.

Je n'avais pas l'habitude de lire dans le jardin, mais je m'étais retrouvé avec un livre entre les mains, sur la pelouse, ce matin-là, oui ; là, je sentis les premiers tressautements de la ligne Raba. D'abord, rien qu'un grincement : une sorte de raclement de gorge inhumain. Je tendis l'oreille. Je tournai la tête. Les ampoules de la cuisine s'allumèrent comme réanimées par mon regard. L'éclaircie me provoqua une espèce de mal de mer. J'écarquillai les yeux, les refermai, écarquillai.

Quelque chose apparut, une silhouette.

Entre les lignes du roman que j'étais incapable de lire, j'avais élaboré un scénario apocalyptique. Le rôle du dernier survivant d'Île de France m'était attribué. La population française avait été dévorée par des créatures martiennes, celles dont les plaintes provenaient désormais de la cuisine – la fiction envahissait le pavillon.

L'intrus se métamorphosa en une figure familière. Pas un cambrioleur. Pas un Martien. Mon père. Anwar Raba.

Il apparut, cloué à la forme qui, depuis la fin de son adolescence, se coordonnait à ses mouvements, la forme que je n'avais pas su reconnaître ce matin – j'aurais pourtant dû être capable de l'identifier, rien qu'au son de ses pas.

Il tournait en rond dans la cuisine, Anwar, papa ; il se débattait avec son téléphone portable. Une ombre empiéta sur celle de mon père. Léa Raba. Ma mère. Je ne l'avais pas vue arriver – un clignement malencontreux, et...

Ils paraissaient possédés. Les mouvements étaient brusques et la panique palpable ; j'imaginai des diabolins, fixés au plafond, tirant les ficelles de nos deux protagonistes, papa, maman.

Crispé, je décidai de rester planqué dans mon havre approximatif. Je n'essayais plus de lire ou de compter le nombre de paragraphes par page. Je ne pensais à rien. L'humanité ne me concernait plus.

L'humanité me parvint : on avait ouvert la fenêtre de la cuisine.

— Quoi ? Quoi ?

Tout ce que je pouvais entendre. De lui, d'elle. Par ricochets.

— Anwar. Dis, tu sais quoi de plus ?

D'autres ricochets. La chorégraphie continuait.

J'aurais préféré succomber à la paresse et retarder la découverte du sujet du jour (un scandale journalistique / le développement chaotique d'un article / la dernière embrouille bruissant dans les coulisses de telle ou telle rédaction ?) qui se tramait dans la cuisine,

mais du jus d'orange m'attendait dans le frigo et la léthargie du jardin s'estompait, alors...

Des étirements s'imposèrent ; ça s'activait et vibrat, muscles et articulations, vers l'infini, ou tout près : le tronc d'arbre, mes claquettes, les nuées d'insectes. Je pris soin d'éviter du regard les deux humains derrière la fenêtre – mes parents...

Anwar. Léa.

Je ne pris pas la parole en débarquant dans la cuisine. J'ouvris un placard, j'en sortis un verre Mickey Mouse. Made in Disneyland. Où ça ? China ? Peu importe. Quelque part. Loin. N'y pense pas.

— Papa. Maman. Yo !

Ils s'étaient assis. Ils s'étaient tus. Mutisme inhabituel.

Anwar abhorrait les situations délicates et, espérant amoindrir les risques linguistiques, minimisait l'emploi de toute parole considérée un tant soit peu sérieuse. Il comblait ce silence par son répertoire d'inanités. Il surenchérisait dans l'esquive. Mais les situations délicates qu'il redoutait tant subsistaient malgré tout hors de sa mâchoire : la réalité craquait le code de son capharnaüm intérieur.

Sur le point de céder à une provocation, le visage d'Anwar se figeait dans un demi-rictus, puis se recomposait, devenant le portrait-robot d'une indiscutable neutralité. Pure transparence. Il retournait à ses bavardages caféinés, à la contemplation des miracles du papier peint. Il fredonnait.

Il était passé maître en matière de platitudes indétournables, mais ne trompait personne. Et le silence total de la cuisine me glaça – qu'était-il arrivé, quelle nouvelle avait pu réduire Anwar au silence ? Plus qu'un simple ragot ? Plus qu'un crêpage de chignons ?

J'ouvris le frigo, je pris le jus d'orange ; j'avais fantasmé sa délectation pendant ma fausse séance de lecture, tout en redoutant d'être confronté à une bouteille vide. Il en restait quelques gorgées, ouf. Sauvé.

Finalement, je fus pris à partie. Ma mère m'utilisa pour briser la glace. Pourquoi pas ? J'étais présent. Disponible. Réactif.

— On vient d'apprendre quelque chose de... enfin, une mauvaise nouvelle, une très mauvaise nouvelle, je ne sais pas comment dire...

Puis rien ; je la fixai, puis baissai les yeux et, pile à cet instant, Léa enchaîna – personne ne le dira, sauf elle. Une pièce de cinquante centimes traînait sur le carrelage. Face. France.

— Ton oncle, Salim, est mort la nuit dernière. On vient de l'apprendre.

J'imagine que je n'ai pas réagi. J'ai dû faire preuve de concentration et d'intérêt, tout en sachant qu'une réaction honnête, réelle, surviendrait sur le tard, dans le silence anxieux et con d'un acouphène.

À PARAÎTRE

10/02/2022

